

Le Devenir social : revue
internationale d'économie,
d'histoire et de philosophie

. Le Devenir social : revue internationale d'économie, d'histoire et de philosophie. 1897.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Charles Darwin et Karl Marx.

Les deux noms liés au XIX^e siècle, et qui le feront le mieux connaître aux siècles à venir, sont, peut-être, ceux de Darwin et de Marx. Chacun d'eux, dans sa science spéciale, la biologie pour l'un, l'économie politique pour l'autre, ont fait des découvertes appelées à révolutionner non seulement la science, mais aussi la pensée et la vie des hommes dans leur ensemble. Quelques observations suffiront pour donner une idée de leurs travaux et des principes généraux qui les régissent, ainsi que de leur vie et de leur caractère.

I. — OUVRAGES.

On ne saurait, cela va sans dire, qu'en rappeler les plus importants : entrer dans des détails, cela dépasserait le cadre de ce travail.

Le premier ouvrage de Darwin a été le *Voyage d'un naturaliste autour du monde*. En 1831, Darwin, un jeune homme de 22 ans, s'embarqua sur le *Beagle* pour un voyage de cinq ans. Pendant ce temps, il fit un grand nombre d'observations et, de retour en Angleterre, il en publia beaucoup dans son premier ouvrage, qu'il appelait son premier enfant littéraire. C'est un livre que je recommande toujours aux parents qui me prient de leur indiquer les meilleurs ouvrages pour les garçons et les jeunes filles, ainsi que pour les enfants déjà adultes. On m'adresse souvent, de pareilles questions, peut-être, parce que je n'ai pas d'enfants.

Les livres que je recommande surtout sont au nombre de cinq : la *Bible*, le *Voyage d'un pèlerin*, *Robinson Crusoé*, le *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, et Shakspeare. Les deux premiers n'ont pas besoin d'explication : ce sont les modèles les plus parfaits que nous ayons de la langue anglaise. Cependant, pour la *Bible*, il ne faudrait pas en

déterminer la valeur et la beauté, en disant aux enfants que c'est un livre divin, tandis que par sa beauté il est si humain.

Quelques-uns, peut-être, seront tout étonnés de voir placer Shakspeare dans les mains des enfants; mais je n'hésite pas à donner cet avis, par l'expérience que j'ai faite sur moi-même, comme enfant, et sur d'autres enfants. Il ne sera jamais trop tôt de mettre les enfants en contact avec Shakspeare. On dira que les enfants ne le comprendront pas. Le comprenons-nous? On dira encore qu'il n'est pas convenable que les jeunes gens lisent certaines parties de Shakspeare : à ceux qui sont purs, tout est pur. Je me rappelle toujours avec plaisir que j'ai lu *Don Quichotte*, *Tom Jones* et *Roderick Random*, étant encore enfant, et seulement ce que ces ouvrages contenaient d'élevé, a fait sur moi de l'impression.

Les ouvrages qui ont suivi le *Voyage d'un naturaliste* traitaient des sujets géologiques. C'étaient les *Observations géologiques sur les îles volcaniques* et les *Observations géologiques sur l'Amérique méridionale*, deux volumes réunis aujourd'hui en un seul, et les *Récifs de corail*. Les deux premiers renferment des masses de faits et quelques observations d'un grand intérêt. Dans le troisième, on trouve énoncée la célèbre théorie par laquelle Darwin explique l'origine et la connexion qui existe entre les trois formes des récifs de corail, connues sous le nom de récifs (corail à franges), récifs formant barrière ou des lagunes. D'après cette théorie, le fond de l'Océan, où se forment les coraux, serait légèrement incliné. Malgré qu'on ait formulé à ce sujet une théorie alternative, et malgré la manière violente dont on l'a attaquée, la théorie de Darwin est encore adoptée pour expliquer un grand nombre de phénomènes (1).

On ne pourrait pas suivre les travaux de Darwin d'après leur ordre chronologique : il vaut mieux les classer suivant les sujets qu'ils traitent. Un groupe s'occupe de la botanique : *La Fécondation des orchidées*, *les Plantes grimpanes*, *les Plantes insectivores*, *la Fécondation directe et croisée*, *les Différentes formes des fleurs*, *le Mouvement chez les plantes*. Chacun de ces ouvrages jette un flot de lumière sur les questions botaniques, tout en renfermant un grand nombre d'observations originales et en exposant de nouvelles théories de la plus grande importance.

(1) Pour se rendre compte, en général et en détail, de l'ensemble des ouvrages de Darwin, le lecteur peut consulter mon travail : « Darwin expliqué aux étudiants », et pour avoir un résumé des théories des récifs de coraux, dans l'état actuel de la science, la Revue *The English Mechanic* du 30 août 1895.

Les ouvrages de zoologie de Darwin sont au nombre de quatre, parmi lesquels il y a des monographies complètes : 1° les *Cirripedia* cirripèdes et glands de mer ; 2° les *Lepadidae fossiles*, cirripèdes ; 3° les *Balanidae fossiles*, glands de mer. Ces travaux sont des monuments de recherches d'une grande patience. Chacune des différentes formes des cirripèdes et des glands de mer, qui existent encore aujourd'hui, a été disséquée, malgré les difficultés de la dissection, et ensuite décrites. Les cirripèdes et glands de mer des temps passés ont été aussi disséqués ; un flot de lumière a été projeté sur la structure et les habitudes de ces animaux : aussi a-t-on dit que si l'auteur de ces monographies n'avait écrit rien d'autre, il aurait été toujours un savant des plus éminents de notre siècle. Ce sont, cependant, les seuls ouvrages de Darwin, que les profanes ne peuvent pas lire avec avantage, étant trop techniques pour eux : tous les autres ouvrages de Darwin, sans exception, peuvent être lus et compris même par ceux qui ne sont pas des savants. Il va sans dire que les personnes qui s'occupent de géologie et de biologie sauront mieux que les autres apprécier la valeur de ces travaux, mais, à l'exception des ouvrages qui traitent des cirripèdes, tous les autres peuvent être lus et compris sans difficulté, même par les hommes d'intelligence moyenne.

L'autre ouvrage zoologique a été le dernier que Darwin a publié. Il a pour titre : *Rôle des vers dans la formation de la terre végétale*. Sous un petit volume, cet ouvrage renferme un grand nombre d'expériences très intéressantes, qui établissent les principes concernant les rapports entre les vers de terre et la formation de la terre végétale dans laquelle les plantes se plaisent. Je me rappelle qu'étant un jeune homme, et par suite ignorant, j'ai demandé un jour à Darwin pourquoi il s'occupait d'animaux aussi peu importants que les vers. Je n'oublierai jamais sa réponse et le regard qui l'accompagnait. « J'ai étudié leurs habitudes pendant quarante ans. »

Nous rappellerons, en dernier lieu, les quatre ouvrages de Darwin sur l'évolution. Il va sans dire que presque tous ces travaux scientifiques avaient pour objet plus ou moins direct les problèmes de l'origine et du développement des êtres vivants, en cherchant à les résoudre à l'aide de la théorie de l'évolution. Les quatre ouvrages indiqués ci-après avaient surtout en vue ces grandes questions. Le premier, c'était *l'Origine des espèces*, publié en 1859. On y proclamait la découverte que les innombrables espèces des plantes et des animaux ne sont pas dues à des actes de créations particuliers, mais qu'elles se sont développées ou qu'elles ont évolué peu à peu de formes préexistantes. L'an-

née de sa publication, 1859, doit être rappelée par suite d'une coïncidence curieuse qui s'y est produite. *L'Origine des espèces* a été reçue par un éclat d'indignation et d'exécration. Plusieurs savants étaient opposés à la nouvelle théorie; le clergé de toutes les Églises la condamnait; les journalistes, qui n'avaient pas les qualités voulues pour s'occuper d'une question si complexe et si difficile, faisaient chorus. Partout, même dans les salons, l'ouvrage était discuté et condamné par des gens qui ne l'avaient pas même lu. Je me rappelle, étant encore un jeune homme, avoir entendu un prédicateur célèbre s'écrier : « Ne croyez pas à Darwin! Je n'ai pas lu une seule ligne de son livre. »

Et maintenant, quelle est la position de cet ouvrage, ou, pour mieux dire, quelle était-elle en 1879, époque où il atteignit sa majorité? Il est reconnu partout comme un ouvrage classique : aucun savant de quelque renom, dans n'importe quel pays, n'ose plus le combattre. Le monde des savants a accepté ses doctrines, et c'est sur cet ouvrage qu'il base aujourd'hui sa méthode. Même le clergé a adopté les théories de *L'Origine des espèces* avec une grande facilité, et cherche à les adapter à ses enseignements. Ce ne sont plus, à l'heure actuelle, que les ignorants qui se déclarent encore contre Darwin. Le public, en général, ne fait que suivre ses chefs, et il serait difficile de trouver aujourd'hui un homme d'intelligence moyenne, qui oserait s'opposer à la doctrine de l'évolution.

Lorsque *L'Origine des espèces* parut, on disait bien souvent que c'était un ouvrage téméraire : les conclusions, auxquelles on arrivait, étaient prématurées : l'auteur avait été trop pressé, il n'était d'ailleurs qu'un jeune homme agissant avec précipitation. Maintenant combien d'années avait travaillé Darwin, avant de publier son ouvrage? C'est en 1859 que *L'Origine des espèces* a été publiée : c'est en 1831 que Darwin s'embarqua sur le *Beagle*; cela fait vingt-huit ans. Et cependant plusieurs d'entre nous n'hésitent pas à écrire des brochures tout de suite. La publication, d'ailleurs, n'aurait pas eu lieu de si bonne heure, en 1859, si ses amis n'avaient pas insisté; la santé de Darwin, toujours délicate, leur faisait craindre qu'il pouvait mourir avant d'avoir fait connaître sa grande découverte.

Ce fait répond à une autre objection faite à l'ouvrage, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas assez de faits pour y établir la théorie développée. Darwin y a répondu, en publiant en deux grands volumes les *Animaux et les plantes à l'état domestique*, ouvrage où se trouve une masse énorme d'observations faites aussi bien par lui que par d'autres, sur les plantes et les animaux qui ont subi l'influence modificatrice de l'homme. Ce

sont ces observations qui ont été le point de départ de la théorie de l'évolution des êtres vivants.

Mais, même alors que cette théorie avait été généralement adoptée, on objectait qu'elle ne pouvait s'appliquer à l'homme. L'homme a toujours désiré d'avoir un petit monde à lui, d'où il pouvait jeter un regard sur les êtres inférieurs, avec la conscience de sa supériorité. La théorie de l'évolution pouvait bien être applicable aux plantes et aux animaux inférieurs, mais jamais à l'homme. A cette objection arrogante, Darwin répondit par sa publication de *la Descendance de l'homme*. C'est peut-être le plus populaire de tous les ouvrages de Darwin, car on y trouve plusieurs faits qui l'ont amené à la conclusion que la race humaine n'est pas due à une acte de création spéciale, mais qu'elle est le résultat du développement de formes inférieures. Depuis la publication de cet ouvrage les preuves en faveur de cette opinion ont augmenté énormément, et l'on peut dire qu'il n'y a, aujourd'hui, aucun savant de quelque renom, à l'exception, peut-être, d'un seul, qui n'ait pas accepté cette théorie.

En dernier lieu a paru *l'Expression des émotions*. Dans cet ouvrage, Darwin a étudié et analysé les différentes manières par lesquelles l'homme exprime ses émotions. On en a fait autant pour d'autres animaux; l'on a pu ainsi montrer que la manière d'exprimer la colère, la douleur, la joie, la terreur, et ainsi de suite, était fondée sur de simples faits anatomiques et physiologiques, qu'on pouvait observer aussi dans d'autres animaux (1).

Je vais maintenant aborder les ouvrages de Marx. En laissant de côté les travaux qu'il a fournis aux journaux et revues en toutes langues, le premier que je dois mentionner, c'est la *Critique de l'économie politique*. C'est là qu'on trouve le germe du *Capital*, ouvrage édifiant en même temps que classique. De même que Darwin, dans *l'Origine des espèces* arrivait à certaines conclusions, sans avoir produit tous les faits qui leur servaient de base, Marx, dans la *Critique de l'économie politique*, ne donne que quelques idées de ses conclusions économiques. De même que Darwin, dans ses ouvrages *les Animaux et les plantes à l'état domestique*, la *Descendance de l'homme*, *l'Expression des émotions*, a réuni les faits et en a déduit plus complètement ses théories, de même Marx, dans les premiers quatre volumes du *Capital* a réuni les faits et y a

(1) Pour avoir une idée plus complète de ces quatre ouvrages sur l'évolution le lecteur peut consulter mon livre « *Darwin expliqué*. »

basé ses théories. Une ressemblance encore entre l'*Origine des espèces* et la *Critique de l'économie politique*, on la trouve dans la date de leur publication. Ces ouvrages ont paru tous les deux en 1859. C'est assez curieux que ces deux ouvrages, appelés à révolutionner la biologie, l'économie politique, la pensée et la vie tout entière du XIX^e siècle, ont été publiés la même année. Ce n'était pas une coïncidence accidentelle, pas plus que la découverte de l'oxygène par Priestley en Angleterre, Lavoisier en France et Scheele en Suède. Ces choses ne sont pas l'effet du hasard, mais le résultat de l'évolution constante de la pensée humaine. Le développement de la chimie jusqu'en 1774 avait préparé les moyens et le temps nécessaires pour la découverte de l'oxygène, qui s'imposait alors pour ainsi dire. Le développement de la biologie et de la science économique avait, en 1859, ouvert la voie et préparé le temps nécessaire pour ces deux théories jumelles de l'évolution et de la plus-value.

En 1867, parut en Allemagne le premier volume du *Capital*. L'écrivain de cet article et M. Justice Sam Moore en ont fait une traduction anglaise sous la surveillance de Frédéric Engels; elle a été publiée en 1887 par MM. Sonnenschein. Les mêmes éditeurs ont aussi publié en 1892 mon travail : *Marx expliqué aux étudiants* qui a pour but de donner un résumé des choses les plus importantes contenues dans le premier volume du *Capital*. Les deuxième et troisième volumes ont été aussi publiés en Allemagne; une traduction anglaise va paraître. Ceux qui étudient les belles œuvres de Marx n'ignorent pas qu'un quatrième volume devait compléter son ouvrage, et que, par suite de la mort d'Engels, en août 1895, en même temps que par cette perte ils ont dû être aussi frappés par la crainte que la publication de ce dernier volume devenait désormais impossible. Maintenant ils vont se réjouir en apprenant que cette impossibilité n'existe pas. Le manuscrit du quatrième volume, de la main de Marx lui-même, existe presque complet et on va le publier en Allemagne sous la direction de Karl Kautsky, mon ami et ami aussi d'Engels. C'est pour moi un soulagement et une satisfaction très vive de penser que l'ouvrage monumental de Marx sera présenté au monde non comme une statue incomplète, un torse, mais dans toutes ses proportions colossales.

Il y a, en outre, plusieurs ouvrages de Marx de moindre importance publiés en allemand et en français, qui paraîtront prochainement en anglais; la *Misère de la philosophie*, le *18 Brumaire*, *Karl Vogt*, etc. Un des derniers travaux de Marx est la *Révolution et la Contre-Révolution*, s'occupant surtout des événements de 1848, et déjà publié

en anglais. C'est la réimpression d'une série de lettres écrites après 1848 à la *New-York Tribune*; elles jettent une vive lumière sur les causes et les effets du grand mouvement qui se produisit en Europe dans l'année 1848; on y trouve partout ce trait caractéristique de Marx, c'est-à-dire la connaissance extraordinaire, presque terrible, des événements politiques, pour arriver à en trouver la racine à travers leur apparence extérieure. Un autre travail sur la question d'Orient et la guerre de Crimée est en cours de publication en Anglais.

II. — GÉNÉRALISATIONS.

Dans tout travail scientifique il y a cinq phases: l'observation, l'expérience, l'enregistrement, la réflexion et la généralisation. Marx et Darwin, comme savants, ont passé par ces cinq phases. Ainsi que nous l'avons montré, Darwin a fait des observations et des expériences sur les plantes et les animaux pendant vingt-huit ans avant d'annoncer sa découverte définitive; il en enregistrait aussitôt les résultats. Dans son cabinet de travail de Down, en dehors des livres imprimés, des microscopes, des pots et des terrines, où ses expériences avaient lieu, il y avait des cahiers de notes innombrables, qui renfermaient le résultat de ses lectures, observations et expériences. C'est sur ces cahiers qu'il réfléchissait ensuite, et le résultat de ces réflexions se traduisait dans une généralisation ou une série de généralisations. Cette dernière phase du travail scientifique est atteinte seulement par les esprits supérieurs. Beaucoup peuvent faire des expériences, en tenir note et y réfléchir, mais peu seulement peuvent les généraliser, c'est-à-dire tirer de la masse des phénomènes observés et noter le principe qui les relie ensemble et en forme un seul tout, le fil d'or, pour ainsi dire, qui lie ensemble cette masse de détails et fait sortir l'ordre du chaos. Les généralisations, ces expressions de quelque principe général qui régit une masse de faits individuels, sont appelées souvent à tort « loi de la nature ». Ce nom malheureux amène les gens vulgaires à penser qu'il y a quelque chose de commun entre une loi de la nature et une loi politique ou sociale. Ce qu'il y a de commun entre elles c'est ce nom de loi, qui peut induire en erreur. Une loi de la nature est une généralisation, c'est-à-dire l'expression de certaines séries ou coïncidences qu'on a observées dans les phénomènes de la nature, tandis que les lois sociales ou politiques ne sont que des décrets pro-

mulgués par la société ou le gouvernement en vue de diriger la conduite des hommes. Ainsi ce sont seulement les faibles d'esprit qui peuvent croire qu'une loi de la nature suppose l'existence d'un législateur. Pour éviter la possibilité d'une erreur pareille, il vaudrait mieux éviter l'expression « loi de nature » et employer seulement le mot de généralisation.

Marx aussi a observé les phénomènes sociaux, ainsi que les faits d'ordre économique dans le passé et dans le présent. On ne pourrait dire qu'il a fait des expériences. L'économiste se trouvait dans une tout autre position que le biologiste. Ce dernier peut faire des expériences lui-même, tandis que le premier ne le peut pas. Mais heureusement l'histoire et la société font des expériences pour lui. Il n'a qu'à lire l'histoire du passé et les journaux de son temps pour avoir sous la main les expériences dont il a besoin. Les expériences de l'Empire romain, du servage et du régime féodal, de la découverte de l'Amérique, de l'établissement du système capitaliste, de la quantité de nourriture nécessaire pour qu'un homme puisse vivre, des bourses des fonds publics, des compagnies ou sociétés à charte, du marché monétaire, du bétail, et du mariage, qui tous les trois ont beaucoup de ressemblance. Les notes que l'économiste prend à ce sujet sont le résultat de ses observations directes, ainsi que des expériences que l'histoire et la société ont faites pour lui. Mais il réfléchit d'abord et généralise ensuite.

J'ai dit que les savants éminents seulement peuvent faire des généralisations; cependant pour quelques-unes il n'y a que les plus éminents d'entre eux qui peuvent y arriver. Je pense à ceux qui, à l'aide de l'évolution qu'ils ont étudiée, révolutionnent non seulement leur science, mais l'ensemble de la pensée et de la vie des hommes. Les généralisations d'un caractère gigantesque sont assez rares, car elles affectent l'existence elle-même de l'humanité et ses rapports fondamentaux avec l'univers. Plusieurs généralisations scientifiques malgré leur beauté n'ont pas ce caractère. La grande découverte faite par le chimiste russe Mendelejeff et par l'anglais Newlands, la loi périodique, c'est-à-dire que les propriétés chimiques et physiques des différents éléments de la chimie, ont des rapports remarquables avec la série des nombres qui en représentent le poids; cette découverte, malgré sa beauté, ne saurait intéresser la généralité des lecteurs. Il en est de même pour la théorie des récifs de corail de Darwin que nous avons indiquée. Mais, de temps à autre, le monde est d'abord secoué, ensuite persuadé et enfin révolutionné par quelque éclat imposant de la pensée

humaine. La découverte de Copernic que le soleil et non pas la terre, si peu importante, était le centre du système solaire ; la découverte de Galilée que c'était la terre qui tournait autour du soleil et non pas le soleil autour de la terre, toutes les deux, ces découvertes rentraient dans cette catégorie. Les deux généralisations si grandioses s'étaient suivies l'une l'autre, comparativement de très près. Depuis lors il y a un temps d'arrêt, comme si l'homme se trouvait épuisé pour en faire d'autres, ou la nature dans sa sagesse voulait attendre. C'est alors que Marx et Darwin, comme nous avons dit, paraissent ensemble tous les deux. Maintenant nous allons exposer leurs généralisations, qui, par la voie de l'évolution, ont révolutionné non seulement la science qui leur était particulière, mais l'ensemble de la pensée et de la vie des hommes.

Y a-t-il une doctrine spéciale exposée par Darwin qui rappellera son nom aux siècles à venir ? Je le crois. Il va sans dire que ce n'est pas une des généralisations qu'il a faites dans le domaine de la géologie, de la botanique ou de la zoologie, qui, pour intéressantes qu'elles soient, ne peuvent s'adresser qu'aux savants. Il faut chercher quelque chose qui fait appel à l'imagination populaire et puisse émouvoir le cœur du peuple. Beaucoup de mes lecteurs, peut-être, penseront qu'il s'agit de la théorie de la sélection naturelle ou de la survivance des individus qui savent mieux s'adapter au milieu. Pour le moment, je ne puis pas examiner cette théorie (1).

Je ne crois pas que ce soit la plus importante parmi les théories de Darwin ; d'abord, parce que, malgré son caractère éminent au point de vue intrinsèque, elle n'est pas la plus importante, et ensuite parce que, malgré la grande portée qu'elle avait dès l'origine et qu'elle a encore de nos jours, depuis le temps de Darwin on a découvert un grand nombre d'autres facteurs qui exercent de l'influence sur le développement des êtres vivants. Il y a vingt-cinq ans j'aurais dit, car j'y aurais été forcé, que la sélection naturelle seulement devait être acceptée pour expliquer l'origine des plantes et des animaux. Aujourd'hui je ne pourrais plus le dire. Plusieurs autres idées d'une importance secondaire, à la vérité, par rapport à la sélection naturelle, doivent être considérées avec cette dernière.

La théorie par laquelle Darwin se recommandera à la postérité est

(1) On la trouve développée dans *l'Origine des Espèces* et dans mes deux ouvrages, et aujourd'hui elle est presque un lieu commun.

celle de l'évolution. C'est Darwin qui a établi d'une manière définitive et complète le grand principe de la continuité des phénomènes. Je n'ignore pas qu'il y a eu auparavant de grands penseurs, tels que Laplace et Lamarck, qui ont donné une ébauche de cette idée. Plusieurs savants ont, à la vérité, fait allusion, mais d'une manière vague, indéfinie et chimérique, qu'il y avait dans la nature un développement continu et ininterrompu, c'est-à-dire une évolution par suite de laquelle ce qui existe vient de ce qui existait pour se transformer en ce qui sera ; ainsi ce qui existe existait déjà et existera toujours. Mais jusqu'à l'époque de Darwin la conception populaire et scientifique de la nature, c'était que toutes les choses avaient été créées et disposées du dehors par une ou plusieurs puissances supérieures : que dès l'origine des choses, la matière et le mouvement avaient été créés, et que les formes différentes de la matière aussi bien que du mouvement étaient changées et subissaient l'influence du dehors, et que dès lors on pouvait concevoir la destructibilité finale de la matière et du mouvement. Il était réservé à Darwin de montrer que ces conceptions étaient erronées, que la matière, le mouvement sont éternels, non créés et indestructibles et les phénomènes de l'univers, autant que nous le savons, sont continus et ininterrompus. C'est ainsi que par rapport à l'origine des plantes et des animaux et à l'origine de l'homme, Darwin a fait avancer la pensée de l'homme en établissant d'une manière solide le principe que la vie elle-même n'est qu'un développement, et que la terre a été projetée par le soleil, et que le soleil lui-même n'est qu'un développement de la matière préexistante, et qu'il en est de même de tout le système solaire. Il a couronné ainsi l'édifice dont la pierre fondamentale avait été placée à l'époque d'Héraclite, le vieux philosophe grec, lorsqu'il déclara que toutes les choses coulaient.

Maintenant, parmi les théories de Marx, laquelle paraît mieux appelée à rappeler son nom à la postérité ? Je crois qu'il y en a une. Aussi bien Marx que Darwin ont formulé un certain nombre de généralisations d'un ordre comparativement secondaire. La définition de la puissance du travail, du travail lui-même, du travail collectif, de la valeur d'usage, de la valeur d'échange, sont de ce nombre. Si on me demande laquelle, parmi ses généralisations, est la plus importante, et qui rappellera surtout le nom de Marx, je dirai que c'est la théorie de la plus-value. Je n'ignore pas que d'autres économistes l'avaient déjà entrevue, de même que d'autres biologistes avant Darwin avaient aussi pressenti l'évolution. Mais il était réservé à Marx de

définir d'une manière plus claire la plus-value, de l'approfondir dans ses différentes catégories et de nous donner ainsi la clef de tout notre système social moderne, de même que l'évolution nous la donne pour les problèmes biologiques.

J'ai cherché ailleurs dans un autre travail (1) à expliquer la plus-value. C'est pourquoi j'aime mieux m'attacher à une autre généralisation de Marx, dont l'importance est presque aussi considérable, savoir la conception matérialiste de l'histoire. Il paraît, à premier abord, assez étrange que Engels qui se trouvait alors loin de Marx, ait eu la même idée. Cependant Engels a toujours été le premier à reconnaître que les développements de Marx et la manière dont il l'avait élaborée étaient plus avancés que les siens en même temps qu'indépendants. La conception matérialiste de l'histoire réside dans ce fait, que le facteur principal et fondamental du développement de chaque peuple, de chaque société, c'est le facteur économique, c'est-à-dire la forme de production et d'échange des produits qu'on trouve chez le peuple ou la société. D'après cette théorie, pour comprendre l'histoire de Rome, de l'Espagne, de l'Angleterre, si vous voulez vous rendre compte des conditions sociales existant à Rome, en Espagne ou en Angleterre à une époque donnée, vous devez rechercher la manière dont les Romains, les Espagnols et les Anglais produisaient et échangeaient leurs marchandises. Remarquez que Marx a toujours dit que le facteur économique jouait le rôle fondamental. Il est nécessaire de rappeler ce fait, car beaucoup d'entre nous, empressés et enthousiastes, s'arrêtent bien souvent à l'idée que le facteur économique est le seul important. Or, s'il est incontestablement le facteur fondamental, il y en a cependant d'autres qui en sont le développement et le reflet, qui y jouent aussi leur rôle, agissant et réagissant sur le facteur économique, ainsi que les uns sur les autres. L'art, la science, la religion, la littérature, la loi et les formes judiciaires d'un peuple, tout en sortant directement des conditions économiques du pays, sont des facteurs avec lesquels on doit compter.

Plusieurs parmi les adversaires de Darwin et de Marx, affirment qu'il existe un antagonisme entr'eux, et que la théorie de la sélection naturelle surtout s'oppose à la lutte contre le capitalisme. Je ne puis pas ici entrer dans des détails à ce sujet; je le ferai dans un travail que je prépare sur le darwinisme et le socialisme. Mais ayant étudié Darwin depuis vingt-cinq ans, et les ouvrages socialistes depuis plusieurs

(1) Dans ma brochure *Socialisme et Radicalisme*.

années, il me sera peut-être permis de dire qu'il n'y a aucune contradiction entr'eux, que le socialisme est le résultat logique de l'évolution, et que l'appui scientifique le plus solide lui est donné par la théorie de Darwin. Et je puis ajouter que Marx, le plus omnivore des lecteurs, connaissait à fond les ouvrages de Darwin; mais la réciproque ne paraît pas avoir existé à en juger au moins par une lettre de Darwin à Marx qui me semble admirable et en même temps caractéristique. En 1873, Marx envoyait à Darwin la deuxième édition du premier volume du *Capital*, et en reçut en réponse la lettre suivante :

« Le 1^{er} octobre 1873.

« Cher Monsieur,

« Je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait en m'envoyant votre grand ouvrage sur le *Capital*. Je voudrais sincèrement être digne de le recevoir, pour mieux comprendre un sujet aussi profond et important que l'économie politique. Malgré que nos travaux aient été si différents, je crois que tous les deux, nous désirons d'étendre le domaine de la science, ce qui, à la longue, ne peut que contribuer au bonheur des hommes.

« Je suis, cher Monsieur, bien sincèrement à vous.

« Charles DARWIN. »

III. — LEUR VIE.

Je n'ai pas l'intention de donner ici la biographie de Darwin, ni celle de Marx. Quelques notes seulement sur leur vie en général tirées de mes souvenirs personnels. Darwin était né le 12 février 1809 et mourut le 19 avril 1882 : Marx, né le 5 mai 1818, mourut le 18 mars 1883. Je n'ai vu Marx que deux fois, l'une pendant sa vie, l'autre après sa mort. Il y a longtemps, lorsque j'étais encore un jeune homme, je donnais une conférence sur les insectes et les fleurs à l'école ouvrière des orphelins, Haverstock Hill, à Londres. J'étais tout jeune encore. C'était un jour de fête à l'école; en dehors des enfants et de leurs maîtres, il y avait beaucoup de gens qui s'intéressaient à cette école. Agé, comme j'étais, de 21 ou 22 ans, il n'y a pas de doute que ma conférence devait être quelque peu présomptueuse et vaine. Dès que je l'eus terminée, plusieurs personnes sont venues me rendre visite : je m'en rappelle seulement deux ou trois, parmi lesquelles il y avait un homme d'une puissante carrure, avec une tête redoutable de lion,

et des yeux les plus doux et en même temps les plus perçants que j'aie jamais vus : l'autre, c'était une dame d'une grande distinction et d'une politesse exquise; la troisième une jeune fille. L'homme, c'était Karl Marx; la dame, sa femme, Jeanne de Westphalen; et la jeune fille est aujourd'hui ma femme.

Je me rappelle encore la manière bienveillante et digne, avec laquelle Marx me parla. Il s'exprima en termes trop flatteurs pour moi sur la conférence que j'avais tenue, en me prédisant le meilleur succès pour mes travaux à venir. Il paraissait que j'étais le maître et lui, Marx, l'élève. Je crains qu'à ce moment je n'ai pas apprécié toute la valeur qu'avaient pour moi les observations d'un tel homme.

La dernière fois que je l'ai vu, il était couché mort sur son lit, 45, Maitland Park Road, Haverstoch Hill. Je me tenais à côté de lui, la main dans la main de ma femme.

Quant à Darwin, mes rapports personnels étaient tout autres. Étant encore un jeune homme, j'étudiai ses ouvrages, et dans plusieurs occasions, lorsque je rencontrais des difficultés, je lui écrivais pour les lui soumettre. Je suis sûr, maintenant, que je les aurais surmontées moi-même tout seul. En tout cas, je n'avais pas le droit de lui prendre son temps, qui appartenait au monde entier. Cependant j'ai reçu toujours de lui une réponse aussi aimable qu'utile, ce qui, d'ailleurs, a été en tout temps l'habitude des hommes de génie, toujours empressés à venir en aide aux personnes studieuses. C'était aussi la manière d'agir de Marx, ainsi que pourront le témoigner tous ceux qui se sont adressés à lui; il en était de même avec Darwin.

Je ne me suis trouvé en présence de Darwin qu'en 1881. Au mois de septembre de cette année il y avait à Londres une conférence de libres-penseurs. Un des présidents de cette conférence était Louis Buchner, bien connu en Allemagne comme vulgarisateur des doctrines de Darwin. Buchner exprima le désir de voir Darwin; j'écrivis à ce dernier pour le lui faire connaître : dans sa réponse, Darwin nous pria tous les deux d'aller le voir et de déjeuner avec lui. C'est ainsi que le mercredi 28 septembre, Buchner et moi, nous prîmes le train à Orpington pour nous rendre au village de Down, où Darwin habitait. Il nous reçut à la porte de sa maison. C'était un homme à l'air imposant, malgré sa santé assez délicate, haut de six pieds : sa tête était d'une grande puissance, des yeux vifs et doux. Nous déjeunâmes avec lui et avec quelques membres de sa famille. Sa femme était au bout de la table, tournée vers un grand jardin, dans lequel beaucoup de ses expériences avaient eu lieu. Nous apprîmes ensuite qu'elle était

strictement orthodoxe à tous les points de vue. En effet, Darwin nous expliqua combien de peine il avait eue à publier ses découvertes scientifiques, parce que quelques-unes pouvaient froisser les sentiments de ceux qui vivaient avec lui et lui étaient chers. C'était peut-être l'effet du hasard que, à table, Buchner avait été placé à côté de Darwin, tandis qu'entre moi et Mme Darwin se trouvait un ecclésiastique appartenant à l'Église d'Angleterre, homme d'un esprit très ouvert et d'un charmant caractère. Il y avait, en outre, Francis Darwin, qui aida son père dans son dernier ouvrage, ainsi que son enfant. La conversation, pendant le déjeuner, roula sur des sujets scientifiques. Ensuite, dans son cabinet de travail, Darwin, tout en se reposant et en fumant une cigarette, amena la conversation sur la religion. Bien que les opinions d'un homme dans les choses de la spéculation n'ont, jusqu'à un certain point, rien à faire avec ses travaux scientifiques et ses opinions soit en biologie, soit dans le domaine du socialisme, il est, néanmoins, toujours intéressant de connaître les idées religieuses d'un grand penseur. La première question que Darwin nous adressa était la suivante : Pourquoi êtes-vous athées, et pourquoi n'admettez-vous pas l'existence de Dieu ? Cette question montre que Darwin, absorbé par ses travaux biologiques, n'était pas au courant des polémiques, qui s'agitaient au dehors, ainsi qu'il demeurait étranger à l'antagonisme entre le capital et le travail qui existait au delà de sa porte. Nous lui expliquâmes que nous étions athées, sans pour cela nier l'existence de Dieu. Mais dans l'impossibilité où nous étions d'admettre et de croire à l'existence de Dieu, nous étions sans Dieu, sans pouvoir ni en admettre, ni en nier l'existence. Darwin paraissait avoir la même opinion, seulement il aimait s'appeler agnostique. D'après moi, l'athée n'est qu'un agnostique un peu agressif, tandis que l'agnostique n'est qu'un athée plus respectable. Nous constatâmes en outre, à la suite d'autres questions, que Darwin était devenu agnostique à l'âge de quarante ans environ. Lui ayant demandé pourquoi il avait quitté la religion chrétienne, il nous répondit : Parce que je n'ai trouvé aucune preuve pour l'admettre. Cette déclaration, venant peut-être du plus grand et plus scrupuleux penseur, a sans doute sa signification.

Marx était un athée déclaré. Ceux qui désirent connaître les raisons scientifiques du matérialisme de Marx, Engels, Bebel, Liebnick, Guesde, Lafargue, Adler, Plechanoff, c'est-à-dire de tous ceux qui ont établi et vulgarisé le socialisme scientifique, devraient lire l'intro-

duction que Engels a écrite en 1892 à ma traduction du *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, surtout les pages 9 et 18.

Telles sont les ressemblances qui me paraissent exister entre ces deux grands hommes. Maintenant je vais indiquer les différences qu'on trouve. Darwin avait de la fortune, tandis que Marx a été pauvre pendant toute sa vie ; Darwin était né, pour ainsi dire, dans la pourpre ; les besoins de l'existence ne lui ont jamais donné des soucis qui rongent la vie et rendent les meilleurs ouvrages impossibles.

C'était heureux pour Darwin qu'il n'avait pas à travailler pour vivre. Sa santé délicate l'aurait certainement empêché de faire l'ouvrage admirable qu'il a fait, s'il avait dû consacrer la plupart de son activité à gagner sa vie.

Au contraire Marx a été, jusqu'à sa mort, toujours pauvre. Il y a encore des opinions fausses et exagérées au sujet de la richesse de l'Association internationale des travailleurs et de son grand fondateur. Bien souvent l'Internationale n'avait pas l'argent nécessaire pour payer les frais de poste. Marx, pendant la plupart de sa vie, a connu la misère ; il a connu les bureaux des prêteurs sur gages. La plus grande partie de son premier volume du *Capital*, il l'a écrite dans une petite pièce, dans Dean Street, Soho, presque en face du Royalty Theater et où sa fille Éléonore était née, qu'il tenait sur ses genoux pendant qu'il travaillait. Ses livres ont été refusés par les éditeurs allemands ; il a été bien difficile d'y arriver. Pendant sa vie, ses ouvrages ne lui ont rapporté presque rien. Mais ainsi qu'il arrive dans ce « sale morceau d'une planète », ainsi que M. Yorke s'exprime dans *Shirley*, après sa mort, ils ont eu non seulement une valeur scientifique, mais aussi une valeur monétaire, et il n'y a plus de difficulté à trouver un éditeur en Allemagne ou dans notre pays. En mourant, Marx ne laissa à ses enfants que ses ouvrages, la mémoire d'un « brave homme qui a fait de bonnes choses », et un nom immortel.

Une autre différence entre ces deux grands hommes c'est la place où se trouve leur tombe : Darwin repose à Westminster Abbey, tandis que Marx est enterré sur le penchant de la colline dans le cimetière de Highgate, à Londres. Il est assez convenable que Darwin soit enseveli à Westminster Abbey. Dans ce grand mausolée où reposent tant d'hommes de mérite, il repose au moins avec ses pairs, tandis que Marx devait reposer à Highgate, au milieu du peuple. On y a enterré aussi sa femme et son amie depuis longtemps, Hélène Demuth, cette paysanne au caractère si bienveillant et si élevé. On comprend parfaitement que les cendres de Engels, sur son désir, ont été jetées à la mer, les cen-

dres en effet de lui qui a fait plus que toutes les autres, à l'exception cependant de Marx, son ami bien-aimé, pour pousser la marée de la pensée humaine vers le port haut tant désiré où elle doit se reposer.

Une autre différence entre ces deux hommes c'est que Marx était un esprit universel, tandis que Darwin n'était qu'un géologue et un biologiste. Il ne lisait qu'avec difficulté les autres langues que la sienne, et, autant que je sache, il ne parlait que l'anglais. Il m'a avoué n'avoir pas lu Shakspeare depuis longtemps. La lettre que nous avons reproduite ci-dessus montre qu'il n'avait pas étudié la science économique. Marx, au contraire, comprenait toutes les langues de l'Europe; il écrivait et parlait à la perfection l'anglais, le français et l'allemand. La connaissance qu'il avait des littératures de tous les pays était, pour ainsi dire, immense. Quant à Shakspeare, c'était son Dieu. Il pouvait dire avec Emerson : je suis toujours heureux de rencontrer un homme qui peut apprécier la supériorité transcendante de Shakspeare sur tous les autres écrivains. Toutes les formes de l'art lui plaisaient; Marx a été un des premiers à reconnaître la supériorité de Henry Irving sur les autres artistes. Toutes les sciences lui étaient familières : il avait approfondi tous les ouvrages de Darwin; il a laissé des carnets bourrés de notes sur la chimie; pour se reposer, il s'occupait des sciences mathématiques, dans lesquelles, d'après mon ami Justice Sam Moore, qui n'est pas un mathématicien médiocre, Marx aurait fait quelques découvertes remarquables. Marx, d'ailleurs, avait de l'esprit, tandis que Darwin paraissait en être dépourvu. En outre, Marx n'était pas seulement un philosophe, mais un homme d'action; il était un révolutionnaire pratique, c'est pourquoi il a été et sera le chef de la grande révolution pratique du XIX^e siècle contre la domination du capitalisme. Ainsi il a été et sera le chef d'une multitude d'hommes et de femmes dont pas un seul peut-être n'aura jamais lu une ligne de Marx.

IV. — CARACTÈRE.

Nous avons déjà donné, d'une manière indirecte, des détails sur le caractère de Darwin et de Marx. Leur extérieur était en harmonie avec leur caractère : tous les deux avaient un air imposant; leur visage, même à en juger par les portraits, était d'une beauté et d'une force remarquables. On peut comparer, par exemple, les por-

traits de Darwin avec ceux des différentes personnes qui ont cherché à mettre d'accord, d'une manière satisfaisante, les théories de Darwin avec les enseignements de l'Église orthodoxe. Comparez la tête de Marx avec celle, par exemple, de l'empereur d'Allemagne. La tête, les yeux, la taille, les manières de ces deux hommes, les proclament des rois parmi les autres hommes.

Aussi bien chez Darwin que chez Marx on trouve cette belle modestie sans affectation, qui caractérise les esprits les plus élevés. Ils n'avaient rien de la modestie affectée, railleuse, dont tout le monde souffre. Leur caractère moral était au même niveau que leur intelligence. La vérité, la rectitude, la pureté marquaient leur caractère. Tous les deux paraissaient avoir l'instinct de ce qui est droit dans la vie aussi bien que dans la science ; tous les deux avaient un beau naturel ; c'est pourquoi la calomnie et l'hypocrisie les devaient attaquer. Leurs critiques ne se contentaient pas de combattre leurs théories, mais ils les attaquaient aussi dans leur vie privée, au sujet de laquelle on faisait courir les nouvelles les plus absurdes, et cela à une époque où aucun journal n'aurait ouvert à Marx ses colonnes pour réfuter ces calomnies. Darwin et lui, cependant, ont survécu à ces calomnies. Avant leur mort, le monde les connut tous les deux, non pas autant que leurs amis intimes, comme des hommes d'un caractère moral très élevé et au-dessus de tout reproche.

En voyant tout le monde accepter la théorie de l'évolution telle que Darwin l'a exposée, nous pensons peut-être, s'il avait vécu assez pour le voir. Et quand on voit les hommes accepter peu à peu les doctrines de Marx et en être remués, nous nous disons peut-être, s'il était encore en vie pour le voir. Tous les deux, cependant, connaissaient ce résultat ; les grands hommes peuvent s'en rendre compte. On ne peut pas oublier ce qu'il y a de pathétique dans le fait que Homère, déjà aveugle, n'a jamais vu les visages de ceux auxquels il récitait l'*Iliade* ou l'*Odyssée* ; que Shakspeare n'a jamais vu jouer par des femmes les rôles des femmes et que Beethoven, dans les dernières années de sa vie, n'a jamais entendu une note de la musique qu'il écrivait. Mais Homère savait que ses poèmes seraient lus et aimés pendant les siècles à venir. Shakspeare savait aussi que Viola, Desdemone, Rosalinde, Béatrix, Miranda incarnaient des femmes, et Beethoven savait que ses mélodies et ses harmonies auraient remué profondément l'âme des hommes. De même Darwin connaissait l'accueil que le monde des savants devait faire à ses doctrines, et Marx, que son nom serait immortel et gardé dans le cœur du peuple.

En examinant ces deux hommes, leur vie, leurs ouvrages, leurs généralisations et les effets énormes qu'ils ont produits et qu'ils produiront encore, presque un sentiment de désespoir s'empare de nous, car en leur présence, nous nous sentons si petits. Mais s'il ne nous est pas donné de nous élever si haut dans le domaine de la pensée, et de faire leurs découvertes, appelées à révolutionner aussi bien la pensée que la vie des hommes ; eux ils n'ont fait, après tout, que ce qu'ils pouvaient de mieux. Aussi ce n'est pas par le désespoir, mais par la décision de faire nous aussi de notre côté le mieux que nous pouvons, que nous terminerons ce travail. En tous cas, nous pouvons toujours étudier leurs doctrines et chercher à les vulgariser. Ainsi, en suivant les mots de Darwin dans sa lettre à Marx, nous montrerons que nous aussi désirons ardemment le développement de la science qui, à la longue, ne peut que favoriser le bonheur du genre humain.

EDWARD AVELINGS.
